

L'ÉGLISE ET LA TRANSMISSION FIDÈLE DU DÉPÔT DE LA FOI

Frère Clément-Marie DOMINI

INTRODUCTION

À une vingtaine de kilomètres au nord de Saint Pierre de Colombier, sur le plateau ardéchois, au pied du célèbre mont Gerbier de Jonc, se trouve la source de la Loire. L'été, nous y amenons quelquefois les enfants de la colonie, et ils peuvent alors, sur les premiers mètres du plus grand fleuve français, l'enjamber ou même mettre un pied de chaque côté de la Loire. Cette expérience est particulièrement troublante pour les Nantais, qui ont quelque mal à croire que ce filet d'eau qui sort de terre est bien le fleuve qui fait leur orgueil, un peu plus de mille kilomètres plus loin... Et pourtant, c'est bien le même !

L'image est très parlante, et elle a été reprise au cours de l'histoire de l'Église, pour exprimer ce qu'est la Tradition. Voici en quels termes en parlait Benoît XVI : « La Tradition n'est pas une transmission de choses ou de paroles, une collection de choses mortes. La Tradition est le fleuve vivant qui nous relie aux origines, le fleuve vivant dans lequel les origines sont toujours présentes. Le grand fleuve qui nous conduit aux portes de l'éternité. Et étant ainsi, dans ce fleuve vivant se réalise toujours à nouveau la parole du Seigneur [...] : « Et moi, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde » (Mt 28, 20). »¹

De même qu'entre le Gerbier de Jonc et l'estuaire de la Loire il n'y a pas de discontinuité, mais des apports réguliers par les affluents, de même la Tradition de l'Église demeure fidèle au dépôt de la foi des origines, tout en étant ouverte aux développements que l'Esprit-Saint suscite à chaque époque et sans cesse, en continuité avec les origines, selon la parole de Jésus : « L'Esprit-Saint vous conduira vers la vérité tout entière » (Jn 16, 13).

Dans une première partie, nous allons nous interroger sur ce que Jésus a voulu pour l'Église. Puis nous essaierons d'appréhender ce qu'est cette transmission du dépôt de la foi. Enfin, nous nous interrogerons brièvement sur la pertinence de la transmission dans la conjoncture actuelle.

I. QU'A VOULU JÉSUS POUR L'ÉGLISE ?

¹ BENOÎT XVI, Audience générale, 26-04-2006.

Commençons par l'évocation d'un moment essentiel de la vie publique de Jésus. Il s'agit de ce moment où il marche avec ses apôtres vers la ville de Césarée de Philippe (cf. Mt 16, 13-23). Ce passage est intéressant à plusieurs titres pour notre sujet. D'abord parce que la tradition a situé la scène en un lieu où une énorme masse rocheuse s'élève au-dessus de la source du Jourdain.² De là, le fleuve traverse toute la Terre sainte et descend vers la Mer morte. Ce lieu demeure comme une source pour la mission de l'Église, qui est tout simplement de continuer à faire retentir dans le monde et dans le cours de l'histoire cette affirmation de Pierre, le Rocher : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ! » L'Église, à l'image du Jourdain, prend sa source dans le rocher qu'est le Christ, le Fils du Dieu vivant, ainsi proclamé par Pierre. Et cette source devient peu à peu un grand fleuve – c'est la Tradition. Par elle, l'Église, guidée par l'Esprit-Saint, progresse dans la compréhension du mystère du Christ, et continue à le proclamer dans l'histoire. Mais elle ne peut le faire qu'à partir de la source, et sans rupture avec elle. De même qu'un fleuve ne peut se couper de sa source, de même l'Église ne peut connaître de rupture... Ainsi, la Tradition est cette continuité dans le développement de la vie de l'Église. Notre Père fondateur a souvent parlé de la Tradition de l'Église. Il a rappelé que celle-ci comporte ces deux dimensions nécessaires : d'une part elle ne peut se couper de la source, elle ne peut connaître de rupture. Et d'autre part elle est vivante ; elle n'est pas sclérosée. Comme un fleuve, elle continue à se développer et à grandir.

A. « Je bâtirai mon Église... »

Or c'est en ce lieu, et à ce moment où Pierre, inspiré alors par l'Esprit-Saint, proclame la foi en Jésus, Christ, Fils de Dieu, que Jésus parle pour la première fois explicitement de l'Église : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église » (Mt 16, 18). Joseph Ratzinger a plusieurs fois souligné que Jésus parle de son Église. Cette précision est loin d'être sans importance. Il relève en effet que « l'Église n'est pas notre Église, dont nous pourrions disposer à notre gré, mais qu'elle est plutôt Son Église. Tout ce qui n'est que notre Église n'est pas l'Église au sens profond du mot, cela relève de son aspect humain, par conséquent accessoire et transitoire. »³

² Cf. J. RATZINGER-BENOÎT XVI, *Jésus de Nazareth ; la figure et le message*, in ID., *Opera omnia*, vol. VI, tome 1, Parole et Silence, 2014, p. 343. Cf. aussi H. DE LUBAC, *Autres paradoxes*, Éditions Culture et vérité, 1994, p. 136-137.

³ J. RATZINGER, *Entretien sur la foi*, Fayard, 1985, p. 53-54. Et il dit ailleurs : « Dans la version allemande du *Suscipiat*, il est dit : « que le Seigneur reçoive de vos mains le sacrifice à la louange et à la gloire de son nom et aussi pour notre bien à la gloire de Sa Sainte Église ». À chaque fois, je devais me retenir pour ne pas dire : « de notre Sainte Église ». Tout le problème se révèle dans ce lapsus et tout le glissement de sens concernant l'Église, apparaît ici clairement.

Dans une conférence donnée en 1970, Joseph Ratzinger reprenait la belle image transmise par plusieurs Pères de l'Église sur le mystère de l'Église, symbolisé par la lune : la lune brille, mais

sa lumière n'est pas sa lumière, c'est la lumière d'un autre. Elle est lumière et obscurité à la fois. Elle-même n'est qu'obscurité, mais elle dispense une clarté, qui lui vient d'un autre, dont la lumière se propage par son intermédiaire. C'est exactement en cela [que la lune] représente l'Église, qui illumine bien qu'elle ne soit elle-même qu'obscurité : elle ne puise pas la lumière en elle-même, mais elle la reçoit du véritable [soleil], le Christ, si bien qu'elle peut, bien qu'elle ne soit elle-même qu'un amas de pierres (comme la lune qui n'est aussi qu'une autre terre) éclairer les ténèbres dans lesquelles nous vivons de par notre éloignement de Dieu – « la lune [dit saint Ambroise] nous raconte le mystère du Christ ! »⁴

Ainsi, l'Église est bien son Église, et non la nôtre. Car l'Église n'est pas une institution dont nous pourrions modifier les statuts – la foi ou la morale. La conséquence de cela est que nous avons le devoir de faire preuve d'une fidélité absolue et rigoureuse à son enseignement – non supposé mais réel... Cette dernière précision, qui pourrait paraître superflue, ne l'est pas tant que cela. Ainsi, lorsqu'un évêque entendu sur RCF il y a quelques années, disait au sujet de la parole de Jésus sur l'adultère : « Jésus ne dirait plus cela aujourd'hui », il s'agit d'une pure spéculation, qui s'écarte de la foi de l'Église reçue par le témoignage des évangélistes.

B. Qu'est-ce que le dépôt de la foi ?

Mais qu'est-ce que le « dépôt de la foi » ? L'expression est tirée des écrits de saint Paul. À son disciple Timothée, il écrit avec cette formule que nous connaissons bien : « je sais en qui j'ai cru, et j'ai la conviction qu'il est assez puissant pour sauvegarder, jusqu'au jour de sa venue, le dépôt de la foi qu'il m'a confié » (1 Tm 1, 12). Voici comment le Compendium définit ce « dépôt de la foi » : « La Tradition et la Sainte Écriture [...] constituent un seul dépôt sacré de

Notre Église ainsi que toutes les nombreuses Églises se sont substituées à Son Église ; chacun a désormais la sienne. Les églises sont devenues nos entreprises dont nous sommes fiers ou dont nous avons honte ; beaucoup de petites propriétés privées se juxtaposent, il ne s'agit que de nos églises « à nous », que nous bâtissons nous-mêmes, qui sont nos œuvres et nos propriétés, et que nous voulons donc en conséquence transformer ou maintenir en place. Derrière « notre église » ou aussi derrière « votre Église », « Son Église » a disparu. Mais la seule qui compte, c'est la Sienne et, si elle n'existe plus, alors notre Église doit aussi démissionner. Une Église qui ne serait que la nôtre serait une entreprise vaine et puérile. » (J. RATZINGER, *Discours fondateurs (1960-2004)*, Fayard, 2008, p. 157-158).

⁴ *Ibid.*, p. 155-156.

la foi, où l'Église puise sa certitude concernant tout ce qui est révélé. »⁵ On peut donc dire que ce « dépôt de la foi » est le contenu de ce que nous croyons. Mais il s'agit d'un contenu vivant, ainsi que l'exprime saint Irénée : « Cette foi que nous avons reçue de l'Église, nous la gardons avec soin, car sans cesse, sous l'action de l'Esprit de Dieu, telle un dépôt de grand prix renfermé dans un vase excellent, elle rajeunit et fait rajeunir le vase même qui la contient. »⁶ La hiérarchie de l'Église a pour mission particulière de veiller sur ce dépôt sacré. C'est ainsi qu'il est demandé au cours de l'ordination diaconale : « Voulez-vous, comme dit l'Apôtre, garder le mystère de la foi dans une conscience pure, et proclamer cette foi par la parole et par vos actes, fidèle à l'Évangile et à la Tradition de l'Église ? » Et dans le rite de l'ordination épiscopale : « Voulez-vous garder dans sa pureté et son intégrité le dépôt de la foi selon la Tradition reçue des Apôtres, qui a toujours et partout été tenue dans l'Église ? »

Il s'agit donc de garder, ou pour prendre un terme encore plus clair, de conserver dans l'Église ce que Jésus a voulu pour son Église. L'enjeu est fort, il s'agit de la fidélité, celle demandée par Jésus aux intendants. C'est ce que nous allons approfondir dans notre deuxième partie.

II. « JE VOUS AI TRANSMIS CE QUE J'AI MOI-MÊME REÇU »

Cette expression est utilisée à deux reprises par saint Paul, dans la première lettre aux Corinthiens. D'abord au sujet de l'Eucharistie : « J'ai moi-même reçu ce qui vient du Seigneur, et je vous l'ai transmis : la nuit où il était livré, le Seigneur Jésus prit du pain... » (1 Co 11, 23-24). Puis au sujet de la résurrection du Seigneur : « Je vous ai transmis ceci, que j'ai moi-même reçu : le Christ est mort pour nos péchés conformément aux Écritures, et il fut mis au tombeau ; il est ressuscité le troisième jour conformément aux Écritures, il est apparu à Pierre, puis aux Douze » (1 Co 15, 3-5).

Cette expression de saint Paul montre que l'Apôtre lui-même n'a aucune prise sur les mystères dont il parle. Il les transmet tels qu'il les a reçus. Et même, il affirme que le salut est lié à la fidélité : « je vous rappelle la Bonne Nouvelle que je vous ai annoncée ; cet Évangile, vous l'avez reçu ; c'est en lui que vous tenez bon, c'est par lui que vous serez sauvés si vous le gardez tel que je vous l'ai annoncé ; autrement, c'est pour rien que vous êtes devenus croyants » (1 Co 15, 1-2). Les mots sont très incisifs. L'apôtre – comme aujourd'hui le prêtre, l'évêque, le pape même – c'est qu'un intendant, et n'est en aucun cas propriétaire du message qu'il doit transmettre fidèlement. Aussi, en

⁵ *Compendium du Catéchisme de l'Église catholique*, n°14.

⁶ SAINT IRÉNÉE DE LYON, *Traité contre les hérésies*, 3, 24, 1.

cette seconde partie, devons-nous nous demander : comment transmettre ce dépôt en y demeurant fidèle ?

A. Comment transmettre fidèlement ce dépôt ?

Très tôt, dans l'Église, on a réfléchi sur cette réalité de la transmission. Un saint l'a formalisée de manière célèbre, et particulièrement précise – il s'agit de saint Vincent de Lérins. Voici un passage du célèbre *Commonitorium*, qu'il écrivait vers l'année 434 :

Ne peut-il y avoir, dans l'Église du Christ, aucun progrès de la religion ? Si, assurément, et un très grand. Car qui serait assez jaloux des hommes et ennemi de Dieu pour essayer d'empêcher ce progrès ? À condition du moins qu'il s'agisse d'un véritable progrès dans la foi, et non d'un changement. Car il y a progrès, si une réalité s'amplifie en demeurant elle-même ; mais il y a changement si elle se transforme en une autre réalité. Il faut donc qu'en chacun et en tous, en chaque homme aussi bien qu'en l'Église entière au cours des âges et des générations, l'intelligence, la science et la sagesse croissent et progressent fortement, mais selon leur genre propre, c'est-à-dire dans le même sens, selon les mêmes dogmes et la même pensée⁷.

Il prend ensuite comme comparaison le développement du corps humain, qui grandit, en demeurant lui-même, « si bien que rien de nouveau ne se manifeste chez le vieillard qui n'ait d'abord été en germe chez l'enfant. »

Ainsi donc, ce dépôt se développe, mais ne change pas. Il y a donc deux écueils à éviter : celui qui consiste à vouloir changer la foi et la morale ; et celui qui, au nom d'une fidélité mal comprise, refuse tout développement. Ces deux écueils sont particulièrement actuels.

B. Comprendre la Tradition aujourd'hui

C'est devant l'intensité que ces deux dangers ont prise ces dernières décennies que Jean-Paul II a écrit une lettre publique au Préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi, le cardinal Joseph Ratzinger, le 8 avril 1988. Dans cette lettre, le pape polonais pointait ainsi deux tendances :

L'une de ces tendances se caractérise par le désir de changements qui ne sont pas toujours en harmonie avec l'enseignement et avec l'esprit de Vatican II, même s'ils cherchent à se référer au Concile. Ces changements voudraient exprimer un progrès, c'est pourquoi on désigne cette tendance par le nom de "progressisme". Le progrès, dans ce cas, est une orientation vers l'avenir qui rompt avec le passé [...]. La tendance opposée, que l'on définit habituellement comme "conservatisme" ou "intégrisme", s'arrête au passé lui-même, sans tenir compte de la juste orientation vers l'avenir qui s'est précisément manifestée dans l'œuvre de Vatican II. Tandis que la première

⁷ SAINT VINCENT DE LÉRINS, *Commonitorium*.

tendance semble reconnaître comme juste ce qui est nouveau, l'autre, au contraire, ne tient pour juste que ce qui est "ancien", le considérant comme synonyme de la Tradition⁸.

Plus loin, il définit ainsi la Tradition, comme « la fidélité durable de l'Église à la vérité reçue de Dieu, à travers les événements changeants de l'histoire. »

C. Le concile Vatican II

Le concile Vatican II – il est très important de le redire aujourd'hui – s'inscrit pleinement dans cette Tradition continue de l'Église. Dès le discours d'ouverture du Concile, le 11 octobre 1962, le pape Jean XXIII donnait cette direction :

Ce qui est très important pour le Concile œcuménique, c'est que le dépôt sacré de la doctrine chrétienne soit conservé et présenté d'une façon plus efficace. [...] Il faut que cette doctrine certaine et immuable, qui doit être respectée fidèlement, soit approfondie et présentée de la façon qui répond aux exigences de notre époque. En effet, autre est le dépôt lui-même de la foi, c'est-à-dire les vérités contenues dans notre vénérable doctrine, et autre est la forme sous laquelle ces vérités sont énoncées, en leur conservant toutefois le même sens et la même portée⁹.

Aujourd'hui, beaucoup considèrent le Concile comme une rupture, laquelle serait positive pour le courant progressiste qui voudrait aller encore plus loin, ou négative pour le courant intégriste qui voudrait revenir en arrière. Joseph Ratzinger répondait aux deux courants :

Vatican II est fondé sur la même autorité que Vatican I et Trente : c'est-à-dire le Pape et le collège des évêques en communion avec lui. Du point de vue du contenu, il faut également rappeler que Vatican II se situe en étroite continuité par rapport aux deux conciles précédents et qu'il les reprend littéralement sur certains points décisifs¹⁰.

Cela ressort d'ailleurs expressément des textes eux-mêmes. Ainsi, chacune des deux constitutions dogmatiques – qui forment le noyau du Concile – se réfère explicitement, dès les premières lignes, aux conciles précédents :

Suivant la trace des Conciles de Trente et du Vatican I, [le saint concile] entend proposer la doctrine véritable sur la Révélation divine et sur sa transmission, afin que, en entendant l'annonce du salut, le monde entier y croie, qu'en croyant il espère, qu'en espérant il aime.¹¹

⁸ JEAN-PAUL II, Lettre au cardinal Ratzinger, 08-04-1988.

⁹ JEAN XXIII, Discours d'ouverture du Concile Vatican II, 11-10-1962.

¹⁰ J. RATZINGER, *Mon concile Vatican II, enjeux et perspectives*, Artège, 2011, p. 47.

¹¹ CONCILE VATICAN II, Constitution dogmatique *Dei Verbum*, n°1.

L'Église étant, dans le Christ, en quelque sorte le sacrement, c'est-à-dire à la fois le signe et le moyen de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain, elle se propose de préciser davantage, pour ses fidèles et pour le monde entier, en se rattachant à l'enseignement des précédents Conciles, sa propre nature et sa mission universelle¹².

C'est ainsi que Benoît XVI a plusieurs fois dénoncé la tendance qui a conduit à lire le concile Vatican II selon une herméneutique de la discontinuité et de la rupture, à laquelle il a opposé une « herméneutique de la continuité ».¹³ Lu et appliqué ainsi, le concile Vatican II est vraiment, selon les mots de Jean-Paul II en entrant dans le troisième millénaire, « la grande grâce dont l'Église a bénéficié au vingtième siècle : il nous offre une boussole fiable pour nous orienter sur le chemin du siècle qui commence. »¹⁴ Et Joseph Ratzinger pourra écrire : « Défendre aujourd'hui la vraie Tradition de l'Église signifie défendre le Concile. »¹⁵

D. Les idéologies du changement

Cependant des idéologies de plus en plus actives au sein même de l'Église militent pour des changements profonds de la foi et de la morale, en contradiction avec la Tradition de l'Église. Joseph Ratzinger écrivait :

Nous sommes arrivés ici à un point très important pour la conscience moderne. Car les concepts de "changement" et de "progrès" se présentent aujourd'hui parés d'un éclat vraiment religieux. Le salut ne vient que par le changement ; désigner

¹² Id, Constitution dogmatique *Lumen gentium*, n°1 ; exemples d'autres références aux conciles de l'histoire de l'Église ; cf. *Lumen gentium*, n°51 ; *Orientalium ecclesiae*, n°7 ; *Presbyterorum ordinis*, n°19 ; *Unitatis redintegratio*, n°13, 14, 18...

¹³ Cf. par exemple BENOÎT XVI, *Sacramentum caritatis*, n°3 (note 6), 22-02-2007 ; ou Id., Discours aux participants au congrès théologique organisé par la congrégation pour le clergé, 12-03-2010. Sa pensée, plus précise et développée, a été présentée dans le discours à la curie romaine en 2005 : « Pourquoi l'accueil du Concile, dans de grandes parties de l'Église, s'est-il jusqu'à présent déroulé de manière aussi difficile ? Eh bien, tout dépend de la juste interprétation du Concile ou – comme nous le dirions aujourd'hui – de sa juste herméneutique, de la juste clef de lecture et d'application. Les problèmes de la réception sont nés du fait que deux herméneutiques contraires se sont trouvées confrontées et sont entrées en conflit. L'une a causé de la confusion, l'autre, silencieusement mais de manière toujours plus visible, a porté et porte des fruits. D'un côté, il existe une interprétation que je voudrais appeler « herméneutique de la discontinuité et de la rupture » ; celle-ci a souvent pu compter sur la sympathie des mass media, et également d'une partie de la théologie moderne. D'autre part, il y a l'"herméneutique de la réforme", du renouveau dans la continuité de l'unique sujet-Église, que le Seigneur nous a donné ; c'est un sujet qui grandit dans le temps et qui se développe, restant cependant toujours le même, l'unique sujet du Peuple de Dieu en marche. » (BENOÎT XVI, Discours à la Curie romaine, 22-12-2005).

¹⁴ JEAN-PAUL II, *Novo millennio ineunte*, 06-01-2001, n°57.

¹⁵ J. RATZINGER, *Entretien sur la foi*, Fayard, 1985, p. 32.

quelqu'un comme conservateur équivaut à une excommunication sociale, car, dans le langage d'aujourd'hui, cette qualification revient à peu près à ceci : être opposé au progrès, fermé à la nouveauté, être défenseur du passé, des ténèbres, des forces d'oppression, ennemi du salut qui doit venir par le changement¹⁶.

C'est ainsi qu'en 2009, le cardinal Martini écrivait : « J'ai toujours vu quelque chose de positif dans la recherche de ce qui est nouveau, dans la volonté d'introduire du changement. »¹⁷ Ou encore plus récemment le Cardinal Reinhard Marx, alors président de la conférence épiscopale allemande, a dit dans une interview : « le changement a toujours été la réalité », « nous n'avons pas de philosophie du *semper idem*. »¹⁸

Nous avons déjà évoqué ici même en février dernier ce danger, en parlant du risque d'une Église ouverte aux idéologies du monde – notamment à travers le chemin synodal allemand.¹⁹ On peut observer, de plus en plus, une référence fréquente et unilatérale au « changement », à la « nouveauté », à la « créativité ». Cette idéologie du changement, inspirée du monde contemporain, imprègne largement les membres de l'Église. Je vous raconte ici une petite anecdote pour illustrer ce point. À l'issue d'une célébration de Vœux perpétuels à Saint Pierre de Colombier, où notre Père fondateur avait prêché sur le vœu d'obéissance, des religieuses ont dit à Mère Magdeleine à la sortie : « C'était très beau, mais vous avez une conception de l'obéissance qui a au moins cinquante ans. » Mère Magdeleine leur a répondu, avec l'esprit et la vivacité qui la caractérisaient : « Non, elle a mille cinq-cents ans, elle date de saint Benoît ! »

C'est ainsi que s'est répandue aujourd'hui l'expression « changement de paradigme ». Il serait trop long d'étudier ici les soubassements philosophiques et théologiques de cette expression. Nous citerons seulement le cardinal Gerhard-Ludwig Müller, ancien préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi :

C'est en 1962 que le philosophe américain Thomas Kuhn a introduit la notion controversée mais influente de changement de paradigme dans le débat interne à la philosophie des sciences, où l'expression a été employée dans un sens précis et technique. Hors de ce contexte, toutefois, son acception s'est élargie et renvoie désormais dans l'usage ordinaire à toute espèce de changement fondamental dans les formes théoriques de pensée et de comportement social. Or « Jésus-Christ est le même

¹⁶ J. RATZINGER, *Les principes de la théologie catholique ; esquisse et matériaux*, Téqui, 1982, p. 63.

¹⁷ C. M. MARTINI, *Le rêve de Jérusalem*, Desclée de Brouwer, 2009, p. 71.

¹⁸ <http://reinformation.tv/cardinal-reinhard-marx-herder-changement-morale-sexuelle-eglise-smits-78892-2/>.

¹⁹ Cf. FMND, *Aimons l'Église, elle est notre Mère !*, Actes du forum (Sens, 19-20 février 2022) [en ligne : fmnd.org].

hier et aujourd'hui et pour les siècles » (He 13, 8) : voilà quel est notre paradigme, et nous ne l'échangerons contre aucun autre, « car de fondement, nul n'en peut poser d'autre que celui qui s'y trouve, c'est-à-dire Jésus-Christ » (1 Co 3, 11). »²⁰

III. TRANSMETTRE AUJOURD'HUI ?

Dans ce contexte, est-il encore possible de transmettre aujourd'hui ? Est-ce même souhaitable ? Il ne fait de doute pour personne que la transmission est aujourd'hui en crise... Dans son livre *Les déshérités ou l'urgence de transmettre*, François-Xavier Bellamy raconte qu'un inspecteur général avait répété à plusieurs reprises à des professeurs en formation : « Vous n'avez rien à transmettre. »²¹ Et le philosophe décrit ainsi la pensée si diffuse actuellement : « La transmission, nous dit notre inconscient collectif, est une aliénation, parce qu'elle ôte à l'enfant la possibilité de construire tout seul ses propres références, de faire ses choix, d'adopter individuellement ses valeurs. [...] La transmission est une aliénation. »²²

A. La catéchèse

Cette crise de la transmission, expression d'une volonté (plus ou moins consciente) de rupture, a considérablement influencé la catéchèse, qui est pourtant par excellence le lieu de la transmission. En bien des lieux, celle-ci s'est inspirée des pires conceptions pédagogiques de l'éducation nationale : il ne fallait plus transmettre, il ne fallait plus que l'enfant apprenne, mais seulement qu'il découvre lui-même par l'expérience – ce qui a inmanquablement abouti aux résultats que l'on sait. À titre d'exemple, mentionnons ici la revue *Points de repères*, revue adressée aux catéchistes et aux familles des enfants catéchisés. Cette revue se présente comme un « magazine des instances nationales de la catéchèse en France, sous l'autorité de la commission épiscopale de la catéchèse et du catéchuménat ». ²³ Dans le numéro 237, de septembre-octobre 2010, une journaliste répond à une question d'enfant, très simple : « À quoi ça sert d'aller au caté ? » Il serait trop long de citer ici l'intégralité de la réponse. Mais en voici une partie :

Au catéchisme, les enfants apprennent à connaître un homme dont on n'a cessé de parler depuis plus de 2000 ans. Un certain Jésus de Nazareth qui, depuis son petit village de Judée [sic – Nazareth est en réalité en Galilée...], s'est fait des amis sur les

²⁰ G. MÜLLER, *La force de la vérité ; les défis posés à la foi catholique dans un monde qui n'est plus chrétien*, 2020, Artège, p. 29-30.

²¹ F.X. BELLAMY, *Les déshérités ou l'urgence de transmettre*, Plon, 2014, p. 14-15.

²² *Ibid.*, p. 17.

²³ Cette expression se trouvait en page 3 de chaque numéro.

cing continents, dont le message a été traduit en plus de langues que Wikipédia et dont la vie a changé celle de millions d'hommes. Car l'existence de cet homme est une révolution : elle désarme les combattants, elle relève les désespérés, elle parle même d'un amour plus fort que la mort...

Comme vous vous en doutez, le Cardinal Ratzinger a une analyse un peu plus poussée de la situation et une conception un peu plus consistante et profonde de ce qu'est la catéchèse – on conviendra que ce n'est pas très difficile... Dans la célèbre conférence qu'il prononça en 1983 à Paris et à Lyon, il dénonça « la misère de la catéchèse nouvelle ».²⁴ Mais surtout il donna la direction à suivre pour revenir à une catéchèse qui porte des fruits, en revenant pour cela aux « quatre pièces classiques et maîtresses de la catéchèse [qui] ont servi pendant des siècles comme dispositif et résumé de l'enseignement catéchétique », à savoir : « le symbole des apôtres, les sacrements, le décalogue, la prière du Seigneur. » Il s'agit là d'une « structure simple, aussi juste théologiquement que pédagogiquement. »²⁵ Bien des années plus tard, devenu pape, Benoît XVI rappela aux évêques de France lors de son voyage à Lourdes, en 2008 : « La catéchèse n'est pas d'abord affaire de méthode, mais de contenu, comme l'indique son nom même : il s'agit d'une saisie organique (*kat-echein*) de l'ensemble de la révélation chrétienne, apte à mettre à la disposition des intelligences et des cœurs la Parole de Celui qui a donné sa vie pour nous. »²⁶

B. La transmission de la foi

J'ai entendu de mes oreilles un évêque dire un jour devant une cinquantaine de séminaristes qu'il était mécontent d'avoir entendu quelques jours plus tôt l'expression « transmission de la foi », parce que, dit-il alors, « la foi ne se transmet pas »... Or si vous ouvrez le Catéchisme de l'Église catholique à la première page, le second titre de l'ouvrage, entre le n° 3 et le n° 4, est le suivant : « Transmettre la foi – la catéchèse ». En ce sens, saint Jude écrit son épître pour « exhorter à combattre pour la foi qui a été transmise aux fidèles une fois pour toutes » (Jude 3).

En 2012, à l'occasion du consistoire où il allait être créé cardinal par Benoît XVI, l'archevêque de New-York, M^{gr} Dolan avait exprimé sa préoccupation devant « l'analphabetisme catéchétique ». Il ajoutait :

²⁴ J. RATZINGER, « Transmission de la foi et sources de la foi », conférence des 15 et 16 janvier 1983 à Lyon et Paris, in Documentation catholique, tome LXXX (1983), p. 260-267.

²⁵ *Ibid.*, p. 260-267.

²⁶ BENOÎT XVI, Discours aux évêques de la Conférence épiscopale de France, 14-09-2008.

le sécularisme a parfois étouffé la semence de la foi ; mais cela a été possible parce que de nombreux croyants n'avaient pas la moindre idée de la sagesse, de la beauté et de la cohérence de la Vérité. Son éminence le cardinal George Pell a observé que « ce n'est pas tant que les personnes aient perdu leur foi, mais qu'elles ne l'avaient pas dès le début ; et que même si elles l'avaient, celle-ci était si insignifiante qu'elle pouvait facilement être arrachée. »²⁷

Quelques jours plus tard, Benoît XVI reprit ces termes en s'adressant au clergé de Rome, qu'il rencontrait chaque année. Il leur dit :

Un grand problème de l'Église actuelle est le manque de connaissance de la foi, est "l'analphabétisme religieux", comme l'ont dit les cardinaux vendredi dernier à propos de cette réalité. "Analphabétisme religieux" ; et avec cet analphabétisme nous ne pouvons pas croître, l'unité ne peut pas croître. C'est pourquoi nous devons nous-mêmes nous approprier de nouveau ce contenu, comme richesse de l'unité et non comme un ensemble de dogmes et de commandements, mais comme une réalité unique qui se révèle dans sa profondeur et sa beauté. Nous devons faire tout le possible pour un renouveau catéchistique, pour que la foi soit connue et, ainsi, que Dieu soit connu, que le Christ soit connu, que la vérité soit connue et que grandisse l'unité dans la vérité²⁸.

Le dernier synode du pontificat de Benoît XVI, qui s'est déroulé du 7 au 28 octobre 2012, avait pour thème : « La nouvelle évangélisation pour la transmission de la foi ». Car là se trouve une urgence pour l'Église aujourd'hui : la transmission fidèle du dépôt de la foi. Or cette transmission ne peut que s'inscrire dans le cadre de la Tradition de l'Église, comme nous l'avons déjà souligné.

C. « Le catholicisme est traditionnel, ou il n'est pas »

Ce rôle essentiel, vital même, de la Tradition est souvent mal compris. Illusions par un petit fait cette mauvaise compréhension. Notre Famille Missionnaire a fait l'objet d'accusations il y a quelques années, par le biais d'un étrange organisme, la MIVILUDES, de « dérives sectaires ». Le premier argument était que la Famille Missionnaire serait « une communauté religieuse de catholiques traditionalistes ». Ce terme n'était évidemment pas défini, de sorte qu'on ne sait pas très bien ce qu'il recouvre dans la pensée de ces personnes. Et pour prouver ce « forfait », on fait appel au site internet de la Communauté, où elle se définit elle-même comme ayant « une spiritualité profondément enracinée dans la Tradition ». Évidemment, on ne peut pas demander à des organismes neutres, ni à des francs-maçons, ni à des journalistes d'être des spécialistes en théologie –

²⁷ M^{gr} T. DOLAN, « Comme des enfants pour transmettre la foi au monde », in *L'Osservatore Romano* en langue française, n°3224 (23-02-2012), p. 12-13.

²⁸ BENOÎT XVI, Rencontre avec le clergé de Rome, 23-02-2012.

même si un minimum de culture religieuse ne fait de mal à personne... Mais le fait est qu'en réalité, être enraciné dans la Tradition est tout simplement nécessaire pour être... catholique ! Le cardinal de Lubac le disait avec clarté : « Le catholicisme est traditionnel, ou il n'est pas. »²⁹ Et un évêque de Viviers, M^{gr} Bonfils le disait dans notre église de Saint Pierre de Colombier le 15 décembre 1996 : « L'Église est une Tradition. » En fait, si l'on se coupe de la tradition, c'est alors précisément que l'on devient sectaire – c'est d'ailleurs l'origine du mot « secte », en latin *secare/sectum*, couper. Si donc l'on n'est pas enraciné dans la Tradition, on n'est tout simplement plus catholique. Un mouvement, une communauté, ou une Église locale, qui se couperait de la Tradition deviendrait, au sens premier du mot, sectaire. Tandis que la fidélité à la Tradition est précisément, pour des catholiques, la garantie contre le sectarisme – qui en effet est un danger aujourd'hui où l'on se coupe si souvent de la Tradition...

Ne nous laissons donc pas impressionner par les étiquettes... Soyons simplement et tranquillement catholiques, donc traditionnels – c'est-à-dire fidèles à la Tradition vivante de l'Église, hors de laquelle on ne peut transmettre la foi.

CONCLUSION

Les questions de saint Pierre dans l'Évangile sont souvent très intéressantes ! Un jour, Jésus raconta une parabole sur les serviteurs : « Restez en tenue de service, votre ceinture autour des reins, et vos lampes allumées. Soyez comme des gens qui attendent leur maître à son retour des noces, pour lui ouvrir dès qu'il arrivera et frappera à la porte. Heureux ces serviteurs-là que le maître, à son arrivée, trouvera en train de veiller » (Lc 12, 35-37). Alors Pierre posa cette question pertinente : « Seigneur, est-ce pour nous que tu dis cette parabole, ou bien pour tous ? » (Lc 12, 41). Jésus répondit de manière un peu énigmatique : « Que dire de l'intendant fidèle et sensé à qui le maître confiera la charge de son personnel pour distribuer, en temps voulu, la ration de nourriture ? Heureux ce serviteur que son maître, en arrivant, trouvera en train d'agir ainsi ! Vraiment, je vous le déclare : il l'établira sur tous ses biens » (Lc 12, 42-44). Et il achève ainsi : « À qui l'on a beaucoup donné, on demandera beaucoup ; à qui l'on a beaucoup confié, on réclamera davantage » (Lc 12, 48). Ainsi, la réponse de Jésus est claire : la parabole s'adresse à tous. Mais elle s'adresse d'une manière plus directe à ceux qui ont une responsabilité plus grande : ceux à qui il a confié « la charge de son personnel » pour distribuer ses biens. Il s'agit de la responsabilité qu'ont les prêtres, les évêques, les cardinaux, le pape, de « distribuer » les biens du Maître, de transmettre ses volontés, en

²⁹ H. DE LUBAC, *Autres paradoxes*, op. cit., p. 128.

agissant en intendants fidèles – et non en propriétaires. C'est ce qu'ont fait les apôtres : « Je vous ai transmis ce que j'ai moi-même reçu. »

Il est certainement inutile d'insister sur le fait qu'aujourd'hui un danger très pressant guette les membres ordonnés de l'Église, parfois même à un haut niveau, de se comporter en propriétaires. Rappelons ce qu'a dit la Vierge Marie le 13 octobre 1973 lors des apparitions d'Akita au Japon (apparitions reconnues par Rome en 1988) : « Avec le rosaire, priez pour le pape, les évêques et les prêtres. Le travail du diable s'infiltrera même dans l'Église de manière que l'on verra des cardinaux s'opposer à des cardinaux, et des évêques contre d'autres évêques. » Je crois qu'il est difficile de ne pas voir que ces mots s'accomplissent aujourd'hui sous nos yeux, et à propos du dépôt de la foi...

Nous ne pouvons pas nous cacher que l'actuel synode sur la synodalité est aussi un motif d'inquiétude, parce que certains dans l'Église veulent en faire une occasion de changement profond... Contentons-nous de rappeler ici ce qu'avait écrit Joseph Ratzinger : « L'Église n'a pas le droit de transformer la foi tout en exigeant toujours des croyants la même fidélité. »³⁰

Que la Vierge Marie nous aide à rester amoureuxment fidèles à son Fils – et inséparablement à son Église –, elle dont la dernière parole que nous ayons dans l'Évangile est cet appel radical à la fidélité : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le » (Jn 2, 5).

³⁰ J. RATZINGER, *La communion de foi*, t. 1 : Croire et célébrer, Parole et silence, 2008, p. 189.